

SOUVENIR

Je me souviens encore quand le cruel Cupidon m'attaqua pour la première fois. Oui, "ses petits amours méchants" m'assaillirent perfidement de leurs flèches pendant l'année bissextile 18. — J'avais treize ans — âge peu raisonnable, en vérité, pour permettre une telle invasion dans mon trop jeune cœur.

Mes parents avaient décidé de passer l'été sur les bords du lac "Chrystal", dans les montagnes Vertes. Depuis quinze jours nous étions installés à "l'Ermitage", jolie habitation toute blanche, littéralement enfouie sous les sapins, et qui réjouissait l'œil du passant par son riant aspect. La vacance battait son plein.

Notre caravane se composait d'une légion de frères, sœurs, cousins — ces derniers, recrutés dans leurs familles respectives pour prêter main-forte à notre programme tapageur, discuté longtemps à l'avance. Que c'était bon et que le temps nous paraissait court!

Un nuage, un seul nuage flottait sur ces jours tout ensoleillés de joie: la rentrée des classes... à venir! C'était l'époque redoutée, celle que nous n'aurions jamais voulu voir revenir!

Mais... au fait.

Il paraît qu'une fillette — et c'est de rigueur à quelque nation qu'elle appartienne — lit son premier roman dans les yeux... d'un cousin! Très naturellement, j'avais un cousin, le cadet de la bande, grand garçon de dix-sept ans qui se préparait au baccalauréat universitaire. A mon avis, il réunissait à la fois tous les dons imaginables qu'on eût pu découvrir dans les cieux et sur la terre! C'est donc, vers cet oiseau rare que je portai tout mon enthousiasme. Et dire que lui, le pauvre collégien ne se doutait nullement de la chose!! Mais comment le lui faire savoir?... Voilà qui se compliquait... "Tout a une fin"; je résolus de jouer d'audace. Cette guerre acharnée dont j'étais victime, et que le dieu de l'Amour et ses malins messagers se plaisaient à me livrer à l'insu de tous, me devenait insoutenable!

Un jour que j'étais à écrire dans la salle d'entrée, de ma fenêtre, j'aperçois Maurice qui se dirigeait de mon côté. "La Providence m'aide" pensai-je, "le bonheur souffle sur moi." Sans perdre une minute, vite, vite, je rédige... une déclaration (!) que je laissai sur le pupitre.

— O néfaste influence des années bissextiles sur la gent féminine!

Le temps de m'esquiver par une porte qu'il entra par l'autre. Je restai clouée dans le corridor, l'oreille collée contre la cloison, et j'écoutai... Mon Dieu! avait-il lu? Qu'en disait-il? La joie l'étouffait-elle... ou bien la nouvelle l'avait-elle foudroyé par la mort subite? Que se passait-il donc? Mes craintes devinrent intenses... que signifiait le silence alarmant qui régnait chez mon voisin?... Rien ne bougeait... seul mon pauvre cœur faisait du tapage avec ses battements précipités... Fallait-il partir... ou rester à mon poste indiscret? Oh! les flèches, les flèches, ce qu'elles torturaient la petite folle de treize ans!

Bref, je pris le parti de m'enfuir et de laisser mon "chevalier" en paix... avec ma déclaration.

Dès lors, je crus, en vérité, qu'il me siérait fort bien de devenir triste, et de ne plus me mêler aux jeux des autres.

Et mes frères, sœurs, cousins (sauf, le cadet, bien entendu) et cousines, comme je les regardais de haut et comme je les trouvais stupides avec leurs amusements bruyants! De combien je leur préférerais ma pensée unique, ma pensée constante, cette pensée qui ravageait mon cœur et devenait le point fixe de ma folie.

J'étais positivement éprise. Mais lui?... Mais lui?...

Le mot de l'énigme me fut donné deux jours plus tard. Nous étions sur la véranda à jouir des délices d'un superbe déclin de soleil, devenu pourpre avec les lueurs du crépuscule. La famille, au complet, semblait se grisser des senteurs enivrantes des bois voisins, et chacun de nous — bien installé dans un bon fauteuil rustique — se livrait à des pensées diverses. Le lac, situé au bas de la pelouse et que nous avions surnommé: "Le mi-

roir de la Vierge," à cause de son peu d'étendue et de la limpidité de ses eaux, était si beau et si calme, que la lune daignait s'y mirer avec vanité. Les grenouilles et les rainettes nous donnaient un concert d'une harmonie douteuse, mais pour moi, c'était divin et je trouvais à tout cela un charme pénétrant!

Tout-à-coup, ô bonheur! j'entends une voix que je trouvais plus douce que la plus suave des mélodies, me murmurer tout bas:

"Cousinette était son nom
Elle habitait un vi lage
Où l'été dans mon jeune âge
J'allais passer la moisson."

"Sur ce banc ce fut un soir,
Notre dernière entrevue,
J'avais l'âme tout émue
Je l'aimais sans le savoir."

Et les quatre couplets de cette vieille romance me bercèrent de leur musique languissante.

En fallait-il plus pour perdre une tête aussi bien équilibrée que l'était la mienne?

"Hélas, le bonheur est chose passagère". Dieu l'a sans doute voulu pour le plus grand bien des petites filles... à déclarations!

— Le lendemain, Maurice, nous quittait. Sa famille qui l'avait prêté à la nôtre pour une quinzaine, le réclamait. Tous ensemble nous allâmes le reconduire à la gare. Sur la route fleurie, je cueillis une "immortelle" et un myosotis, et je les lui offris; ces fleurettes symboliques avaient eu mes préférences en ce jour des adieux. En échange, il me donna une marguerite: "Effeuillez-la, cousinette, elle vous redira mon secret, j'en suis sûr!"

L'autre jour, en regardant des vieilleries reléguées dans une caisse, j'ai retrouvé au fond d'une minuscule boîte... peut-on deviner?... Une pauvre petite tige sèche, accompagnée d'un pauvre petit pétale également sec; une faveur bleue les liait ensemble, et les mots: "Il m'aime" s'y détachaient en lettres d'or terni par les années!

C'était là, le secret qui se cachait dans la marguerite que Maurice m'avait donnée, et que j'avais religieusement effeuillée en revenant de la gare!

COUSINETTE.